

# Pierre Mertens : « Ce livre ne

- Le romancier a lu attentivement la fourmillante biographie que lui consacre Jean-Pierre Orban.
- Il en sort profondément chamboulé.
- Sa gratitude n'empêche pas, dit-il, quelques réserves.

## ENTRETIEN

Quelle histoire ! Au soir d'une vie qui fut riche en événements, sur les plans littéraire, humain et international (comme juriste), Pierre Mertens a l'étrange privilège de pouvoir lire sa biographie, rédigée patiemment par le romancier et dramaturge Jean-Pierre Orban. Il s'y est plongé il y a quelques jours, et l'a déjà relue trois fois. Il ne prononce pas le mot mais tout semble le crier : il en sort... bouleversé.

Cette biographie fouillée, *Le siècle pour mémoire*, est l'un des événements de la rentrée littéraire. Il vient rappeler à ceux qui l'auraient oublié, révéler à ceux qui l'ignorent, le rôle central que l'écrivain a joué, depuis la fin des années soixante, dans le monde des Lettres.

Nous avons recueilli les premières impressions de Mertens. Tenté de démêler, avec lui, le bon grain de l'ivraie. Ce qui l'enchantait de ce qui le trouble. L'entretien fut un moment rare de vérité. L'homme, qui fêtera mardi ses 79 ans, fait face à sa vie, à son œuvre. Comme s'il était mort. Or non, ce livre n'est pas une pierre tombale, et Mertens est bien vivant. Prêt, nous dit-il, à repartir aux combats littéraires. C'est en tout cas lui qui aura, avec cet entretien, le dernier mot.

Quel regard posez-vous sur votre biographie ? Vous y reconnaissez-vous ?

Je suis un farouche adversaire des biographies. Il y a une vérité romanesque qui est irremplaçable. Je ne suis pas friand du côté détective de ces entre-

prises. Il y a ceci dit des exceptions. La biographie de Simenon par Assouline, celle de Proust par Painter. J'ai fini par accepter de jouer le jeu. Parce que Jean-Pierre Orban est un homme comme je les aime. Un passionné de lettres, d'une minutie extrême, par moments extravagante. Ça m'a donné confiance. J'ai accepté aussi par goût du risque. Comme un pari. Est-ce que je me reconnais ? Oui et non. Je l'ai lu trois fois. Chaque fois différemment. Pourquoi j'ai accepté ? Parce que c'est, aussi, un coup de projecteur sur mes livres. Peut-être que ça permettra des rééditions.

Êtes-vous intervenu sur le texte final ?

Non, je n'ai rien pu contrôler. Je ne voulais pas d'une biographie autorisée. J'aurais bien voulu corriger quelques erreurs factuelles, comme le fait de me présenter comme anti-sartrien. La restitution à la lettre de commentaires que l'on me prête est parfois problématique, quand on n'a pas la possibilité de les relire. On me fait dire ainsi que l'expression « musulmans modérés » est un oxymore, alors qu'il fallait lire « islamistes modérés ». De même, s'agissant d'Une paix royale, les incidents dramatiques de Grâce-Berleur sont présentés dans ma bouche comme des détails, ce qu'ils n'étaient évidemment pas. J'ai donc quelques petits bé-mols. Mais au-delà de ça, je suis impressionné. Ce livre est un ovni. Il ne peut pas me laisser indemne. Par certains côtés, il m'enchantait, par d'autres il me dérange. Je ressens beaucoup de reconnais-

sance envers Jean-Pierre Orban. Qui a un jour exhumé de mon lieu de vie un manuscrit abandonné : mon roman américain, écrit il y a longtemps et qu'il m'a poussé à reprendre. En somme, cette aventure valait le coup. Si c'était à refaire ? Je dirais non... mais j'aurais évidemment tort.

La biographie souligne l'événement qu'a été dans votre vie la découverte de votre judéité.

Lorsque, une nuit de 1976, ma mère m'a dit : « voilà, tu es juif... et maintenant on n'en parlera plus », ce que j'ai trouvé étrange, je n'ai pas été très surpris. La révélation a été pour moi de l'ordre de la confirmation. Parce que j'avais de lourds soupçons. Et une allergie très particulière à l'antisémitisme, qui s'exprimait déjà dans deux de mes livres, en 1974 : Les Bons Offices, mais aussi une étude de droit, L'imprescriptibilité des crimes de guerre et contre l'humanité. Je crois que je sentais que j'étais juif. Une anecdote, importante et qui ne se trouve pas dans la biographie : j'avais seize ans, on était dans les années 50. Je rencontre un jour à la galerie Ravenstein le directeur

de la Discothèque Nationale de Belgique, Jacques Rozenberg. J'ai l'œil attiré par son poignet gauche. Il le voit. Et me propose de me raconter, à la fermeture de la Discothèque, ce qui lui est arrivé. Ce fut pour moi le plus beau, le plus grand récit initiatique sur la Shoah. Cet homme, qui était violoniste et a eu la vie sauve grâce à la musique, a eu pour moi un rôle fondamental.

Vous avez gardé cette révélation longtemps secrète. Pourquoi ?

Pas si longtemps, en fait. Quelques amis savaient et me prenaient presque, jusque-là, pour un Juif honteux.

Vous évoquez publiquement votre judéité à Berlin, en 1986. Pour le symbole ?

Me trouvant à Wannsee, j'ai pensé que c'était peut-être le lieu et le moment. Du coup, des Juifs ont pensé que j'avais été un Juif honteux. D'autres, plus tard, ont pensé que j'usurpais cette identité. Je n'étais pas reconnu par certains Juifs de Belgique.

Vous avez dit : « On ne me pardonnera

pas d'être juif, belge et d'aimer l'Allemagne. »

D'aimer une certaine Allemagne. La plus belle jeunesse anti-fasciste que j'ai connue, c'était pendant mon année à Berlin, en 1986.

Le livre révèle que votre fils Emmanuel fut le premier surpris par cette révélation, en 2009...

Oui, c'est peut-être vrai. Et il y a eu une coupure, entre lui et moi. Le livre évoque par contre pas ma fille Dominique. Il y a certaines absences, que je regrette, comme celle de Jorge Semprun ou d'Edouard Jakhian.

En 1976, vous lancez le débat autour de la « belgitude », qui traduit le mal-être, voire le complexe des artistes belges. On en est loin aujourd'hui ?

C'est parti sur une boutade, ce mot-là, dont on ne sait plus trop qui de Claude Javeau, Brel ou moi l'a prononcé en premier. On a donné à ce débat une ampleur insolite. On ne s'attendait pas à une telle polémique, que j'ai récuse, d'ailleurs. La véritable utilité du débat eût été d'avoir un impact politique, et faire pression au-



L'homme, qui fêtera mardi ses 79 ans, fait face à sa vie, à son œuvre. Mais ce livre n'est pas une pierre tombale. © SYLVAIN PIRAUX.

20002015

**FESTIVAL DES LIBERTÉS**

THÉÂTRE NATIONAL  
Boulevard Emile Jacqmain 111-115, 1000 Bruxelles

CONCERT THÉÂTRE DÉBAT CINÉMA EXPO

18-27 OCTOBRE

bxl laïque THÉÂTRE NATIONAL

www.festivaldeslibertes.be

## LES FONDEMENTS

### Ses œuvres de chevet

Un livre ? *La métamorphose*, de Kafka et *Au-dessous du volcan*, de Malcolm Lowry. Tous deux ont changé ma vie.

Une musique ? Une cantate de Bach, « Réveillez-vous, nous dit la voix ». Les deux dernières sonates pour piano de Schubert. La musique de Michel Legrand pour *Le messager* (Losey). Celle de Georges Delerue, pour *Le mépris* (Godard).

Une chanson ? « Le petit bal perdu », par Bourvil. « All you need is love », des Beatles.

Un film ? *Au hasard Balthazar*, de Bresson. Et *Vertigo*, de Hitchcock.

Une peinture ? *Le grand concert*, de Nicolas De Stael. Et *Paysage avec la chute d'Icare*, de Breughel.

N.C.

WOLUBILIS

ÉTIENNE KLEIN

POURQUOI Y A-T-IL QUELQUE CHOSE PLUTÔT QUE RIEN ?

grande conférence

17/10/2018

ENTRETIEN : MARTIN LEGROS  
PIANO : KAROL BEFFA

© Hannah Assouline, éditions de l'Observatoire

wolubilis.be / 02 761 60 30

LE SOIR LE VIF la Jéré

## supports Une biographie, deux versions

C'est inhabituel : deux versions de la biographie de Pierre Mertens par Jean-Pierre Orban paraissent presque simultanément. La seconde est disponible dans la traditionnelle édition papier. Elle est la réécriture et la condensation de la première, publiée au seul format numérique à la fin du mois. Les titres diffèrent : *Pierre Mertens, le siècle pour mémoire* en papier ; *Pierre Mertens et le ruban de Möbius* en numérique. Le ruban, qu'on peut suivre à l'infini, est plus long que le siècle – un tiers de texte, nous dit l'auteur, 50 % de notes en sus et une partie, la quatrième, absente de la version « courte »,

constate-t-on.

Il ne s'agit pas seulement de volume supplémentaire côté Mōbius. La part commune entre les deux livres est considérable, bien entendu, mais bien des éléments sont proposés sous une autre forme.

### Une vie qui se reconstruit sans cesse

Après la lecture de l'édition papier d'abord, de l'édition numérique ensuite, on ne sait plus très bien dans laquelle on a lu une lettre ouverte à E. B. – dans la version longue, l'autre donnant à Elisabeth Burdot, dans la chapitres « La femme, le romancier et

Dieu », un rôle de complice à une époque où le romancier s'est effacé derrière le chroniqueur de l'actualité.

Dans les deux ouvrages, en revanche, à peine revue, cette phrase : « Il arrive plusieurs fois que Mertens invente, modifie le récit, emmêle les éléments et en rajoute, "sur-mémorise" comme il "sur-vit". Mais il n'oublie pas ou peu. »

Le jeu entre la vérité et la fiction est constant dans une vie qui se reconstruit sans cesse avec un certain sens de la mise en scène et dans une œuvre qui doit beaucoup à ce matériau personnel – une femme, un livre à chaque

fois, semble-t-il, mais pas seulement. Lors d'un de leurs entretiens, Pierre Mertens fournit à l'auteur de la biographie une clef à laquelle il doit tenir beaucoup, et depuis longtemps, car il l'avait sortie en public lors d'un débat auquel nous assistions il y a quelques dizaines d'années : « J'ai toujours dit que je manquais totalement d'imagination. Sauf dans ma vie, [où] j'imaginai des tas de choses comme pour les raconter après. Je sais que j'ai dû provoquer des choses dans ma vie en disant qu'il en sortirait sûrement un livre. J'ai dû poser des actes dans l'idée que j'allais écrire ensuite sur eux. Ce qui pourrait

# peut me laisser indemne »

près de nos dirigeants afin qu'ils encouragent mieux et plus la culture. Car à l'époque, nos artistes et écrivains filaient à Paris ou Amsterdam. Il fallait se guérir de ce complexe. Mais maintenant ça va bien, on est guéri. Coluche ne passerait plus. Ceci dit, je me revendique beaucoup plus comme Européen et francophone que Belge.

**En septembre 1995, sort « Une paix royale », attaqué aussitôt par la princesse Liliane.**

Lorsque j'ai appris la nouvelle, j'étais au Théâtre Poème, qui me consacrait un colloque, avec notamment Jean Ziegler et Vassilis Vassilikos. J'étais plus stupéfait que fâché. J'avais l'extraordinaire naïveté de croire que ce livre lui plairait, dans la mesure où il exonérait Léopold III de certaines accusations. La capitulation durant la guerre a sans doute permis d'empêcher d'envoyer un certain nombre d'hommes à la boucherie. Je m'attendais donc plutôt, pour dire la vérité, à des attaques de la gauche. J'avais proposé de retirer certaines phrases, qui étaient à mes yeux anecdotiques. Mais chez Seuil on m'a dit : « Vous ne pensez pas qu'une

maison née sous la Résistance va se couler !? Et qui plus est sur un tel sujet ! » (NDLR : la position soumise de Léopold II devant l'occupant allemand).

**Comment vous expliquez-vous cette disgrâce princière ?**

Par l'influence néfaste de ses conseillers, qui jugeaient sans doute le livre toxique pour l'image de Léopold III ou d'Alexandre. Peut-être la princesse Liliane n'a-t-elle d'ailleurs jamais lu le roman...

**Le reproche qu'on vous a adressé à l'époque touchait à l'idée de faire entrer le domaine privé dans la fiction.**

Je défends le fameux « mentir vrai » cher à Aragon. Il y a une vérité profonde du roman. C'est pour ça qu'on écrit.

**Pourquoi écrivez-vous ?**

Cayrol répondait : « Pour mon bien. » Beckett disait : « Bon qu'à ça. » Genet : « Pour être aimé. » On ne sait pas toujours pourquoi on écrit. Disons que je ne peux pas m'en empêcher. Un jour, la fille de Gottfried Benn (personnage principal des Eblouissements) m'a dit : « Com-

ment avez-vous si bien connu mon père ? » Or non, bien sûr, je ne l'ai pas connu. Mais entendre ça, ça m'a fait un bien fou.

**Que pensez-vous de la judiciarisation récente de la littérature d'auto-fiction, chez des écrivains comme notamment Angot ou Jauffret ?**

C'est détestable. Aujourd'hui, tout est pour les « offensés ». L'écrivain est présumé coupable. Ceci dit, aucun des droits de l'homme n'est tout à fait illimité, sauf le droit à la vie... pas même la liberté d'expression. Ceci dit, quelle tristesse lorsqu'un livre bascule de la chronique littéraire vers celle des faits divers !

**Le prix Rossel à vos débuts (1969), le Médicis en 1987... Est-ce important ?**

Le Rossel, pour L'Inde ou l'Amérique, m'est tombé du ciel. Je ne l'attendais pas. Le Médicis, je l'espérais. J'ai été très heureux. C'était pour un livre dont je craignais qu'il soit mal compris. Grâce au Médicis, et à une critique formidable, ce ne fut pas le cas. Et figurez-vous que le juré qui s'est battu le plus pour Les Eblouissements, c'était Alain Robbe-Grillet, lui qui passait pour un pape tyranique du Nouveau Roman.

**À presque chaque roman correspond une femme de votre vie, analyse le livre. Vrai ?**

Pas systématiquement. Mais c'est la preuve qu'elles ont compté. Je continue de fréquenter la plupart.

**Elisabeth Burdot, qui fut votre compagne au début des années 2000, dit dans la biographie que vous avez parfois franchi les limites de l'autofiction...**



« Il arrive que Mertens invente, modifie le récit, emmêle les éléments et en rajoute »

JEAN-PIERRE ORBAN

Je ne pense pas. C'est parole contre parole. Et croyez-moi, j'ai horreur des vraies impudeurs.

**Vous avez souffert durant votre vie de tant de maladies (cancer, AVC, fièvre typhoïde...). Que coûte une œuvre, physiquement ?**

Il serait plus simple d'énumérer ce que je n'ai pas eu. La chance de ma vie fut de tomber sur de grands médecins. Je rêvais d'ailleurs, dans ma jeunesse, de devenir médecin et musicien. Je suis devenu ju-

riste et écrivain. Mais un écrivain attaché à l'idée qu'un livre doit être musical. Et un juriste qui croit que le droit humanitaire est un palliatif de la médecine. Mais je ne voudrais pas me retrouver dans une position christique. D'autant que j'ai tiré profit de mes maladies, qui ont eu sur moi l'effet d'initiations.

**Avez-vous des regrets ?**

Lors de l'affaire Klaus Croissant, je regrette l'indulgence, aussi minime soit-elle, que j'ai témoigné à l'égard du terrorisme, alors que dans le même temps je ciblais un certain terrorisme d'Etat. C'était inadmissible, et je le regrette amèrement. Quand Sartre a été embrassé Baader et Meinhof, j'ai d'ailleurs trouvé ça révoltant.

**La biographie est inachevée. Vous avez du coup le mot de la fin...**

Je me disais que ce livre serait ou une pierre tombale ou une secousse. Aujourd'hui, je ressens surtout de l'élan. L'envie de repartir vers une dernière période d'écriture. J'ai trois fers au feu. Alors, le mot de la fin, qui pourrait être celui de mon œuvre, ce serait : surtout, ne pas tomber ! Conseil qui m'a été donné à la sortie d'une clinique par mon chirurgien ! Je porte désormais un bracelet d'alarme « télévigilance ». Est-ce une bonne chute à cet entretien ? ■

Propos recueillis par  
NICOLAS CROUSSE

LE SOIR+

Les meilleures pages de la biographie de Pierre Mertens en version électronique.



passer pour un manque de sincérité, alors que je ne crois pas que ce soit le cas... » L'explication constitue un des socles sur lesquels se sont élaborés bien des livres.

En lisant Jean-Pierre Orban, on comprend qu'il ait couru le risque d'irriter le sujet de sa biographie - qu'il ne lui a pas donné à relire. Le risque est accepté par Pierre Mertens. En cherchant chez l'homme, dans sa production de fiction et de non-fiction ainsi que chez ses proches, présents ou passés, à éclairer une vie, le biographe en arrive parfois à douter de certains détails. Mais jamais de la cohérence avec la-



PIERRE MAURY

**Biographie, Pierre Mertens, le siècle pour mémoire**  
\*\*\*

JEAN-PIERRE ORBAN,  
Les Impressions  
Nouvelles, 560 p., 24 €  
et ebook, sous le titre  
« Pierre Mertens  
et le ruban de Möbius »,  
à paraître à la fin  
du mois, 18,99 €

**VAN GOGH**  
THE IMMERSIVE EXPERIENCE

UNE EXPÉRIENCE D'ART DIGITAL À 360°

**10 OCT > 06 JAN**  
BOURSE DE BRUXELLES  
EXPOVANGOGH.BE